

Elle me sourit gentiment et se rapproche un peu. Elle est officiellement belle, juste là. Bizarrement, une idée me germe entre deux synapses. Du grand Vic, tu vas voir. Quand on décide de vivre le « pourquoi pas » à fond, ça donne certains avantages ; on perd ses inhibitions.

— Tu m'as ouvert la porte, ce qui veut dire que je te dois une chanson. Les tests de son, ça compte pas.

— Je te laisse choisir, me répond Arielle.

C'est parfait. Je vais pouvoir lui faire du spaghetti.

Cher lecteur, *allow me*, comme disent les États-Uniens. J'ai une théorie que j'ai développée moi-même en personne sur le spaghetti ; une théorie empirique qui s'applique à la vie en général, je dirais. J'en suis assez fier. En voici

l'énoncé de base : le bon vieux spaghetti vaut bien tous les petits plats de Paul Bocuse, si (et seulement si) on le fait correctement. Autrement dit, ne cherche pas à impressionner avec du complexe, des pièces montées et autres fioritures inutiles quand tu as en cuisine des pâtes fraîches, de l'huile d'olive de qualité, du *parmigiano* original et une vraie bonne sauce maison. Une recette connue, mais bien exécutée, est souvent préférable en cuisine, en sport, en business, en musique ou en amour.

Je lui offre donc un spaghetti musical. Je vais tenter la *Sonate au clair de lune* de Ludwig van Beethoven. J'ai plus de difficulté avec le classique, sauf que ce soir, ici, je la sens. Je me jette. Ludwig a bien fait les choses, tu sais. Il suffit d'y mettre un peu de son « en dedans », de la jouer avec inspiration, bref, de la reprendre au sérieux pour que cette pièce nous fasse de beaux cadeaux. Fais-moi confiance, on oublie alors toutes les fois où on en a entendu des versions moroses ou mécaniques. On la redécouvre. On la connaît tellement qu'elle parle surtout du musicien, la sonate de Herr Beethoven. C'est comme une réponse musicale à la question « Qui es-tu ? ». Penses-y un instant : la mélodie est superbement simple, aérienne, triste, douce, réflexive et sensuelle à la fois. Je te le dis, il suffit de la reprendre au sérieux. Comme le spaghetti.

En observant ma voisine du dessus, je constate qu'elle a décidé de goûter mon spaghetti à fond. Elle a fermé les yeux et s'est négligemment laissée tomber de côté dans un fauteuil en cuir patiné tiré tout droit des pages d'un volume sur l'art déco des années cinquante.

Après les dernières notes, je laisse flotter quelques secondes avant de lui servir une deuxième assiette. Tant

qu'à y être... As-tu déjà vu un amateur de chansons françaises résister à *La bohème*? Moi, jamais. Si l'affiche d'Aznavor au-dessus du piano est plus qu'une touche de couleur sur la brique, je devrais avoir du succès. Je prends la pièce dans une tonalité qui devrait convenir à ma petite sirène. Elle n'a qu'entrouvert les yeux et je vois avec plaisir un sourire traîner sur ses lèvres. Arielle résiste tout au long du premier couplet et de la moitié du refrain. Puis je l'entends qui fredonne. C'est parti. Chauffe Marcel, chauffe! Arielle me caresse avec sa voix pour le reste de la chanson.

Je ralentis le tempo pour les dernières mesures, *La bohème, la bohème... ça ne veut plus rien dire, du tout*, et je remplace les montées finales de la version originale (trop tape-à-tympan) par deux accords doucement suggérés. Je me rends compte avec satisfaction que la poitrine d'Arielle monte et descend à quelques centimètres de mon visage. La magie du spaghetti s'est produite: *La bohème* a graduellement rapproché la chanteuse du pianiste jusqu'à ce qu'elle pose une main sur son épaule. Tu vois bien que ça sert, la bohème, hein Copine?

Elle me fait pivoter sur le banc rond. Elle me toise. (Est-ce ce qu'on appelle un regard avide?) Je suis en train de réussir mon coup. Je ne crois pas ce qui m'arrive.